

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 1. NO. 29

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 15 AOUT 1901.

9 ANNEE.

LA MECHE D'OR

00000000XX0000000

QUATRIEME PARTIE

26

[suite.]

La meche d'or.

—En admettant que vos amis soient innocents, ils commettent une action répréhensible en se soustrayant à la justice de leur pays.

—Mon fils est seul juge de ce qu'il doit faire ! dit gravement madame Garancier.

—Caractère intraitable ! murmura M. Lisars, en haussant les épaules.

Et il cherchait à reprendre adroitement l'interrogatoire, quand M. Fourmont fut introduit avec sa fille. Tandis que le notaire saluait les magistrats Julienne sauta au cou de Thérèse.

—Il sont sauvés ! dit-elle en l'embrassant.

—Je l'avais bien deviné. Je n'ai rien dit.

Déjà M. Fourmont, prenant sa fille par la main, la séparait violemment de son amie :

—Julienne, je te défends.

—Bien, papa. Me voici.

Et, les yeux baissés, l'espiègle jeune fille se plaça auprès de son père.

La porte s'ouvrit de nouveau. Brigard arrivait, tout pâle, en même temps que le célèbre chimiste Frédéric Krutz. Le savant alla poser une petite boîte sur le bureau de M. Lisars ; puis il se mit à examiner Thérèse dont les yeux francs mouillés de larmes firent aussitôt sa conquête. M. Lisars après avoir salué M. Krutz, dit au premier clero.

—Attendez là ; nous aurons besoin, tout à l'heure, de vos explications.

Brigard salua son patron et se plaça un peu dans l'ombre ; il était très inquiet, il n'avait pas eu le temps d'aller chez Angelina, et il lui restait par tout le corps un peu de cette fièvre d'angoisse qui l'avait secoué pendant la nuit.

—C'est mademoiselle ? dit Frédéric Krutz, en montrant Thérèse.

—Oui, dit M. Lisars.

Et, haussant un peu la voix :

—Mademoiselle, lorsque vous vous êtes évadée, nous n'avions pas encore pu comparer à vos cheveux la meche de cheveux qui a été trouvée dans la main du commandant. Cette meche a été remise à M. Krutz, qui l'a placée dans cette petite boîte, avec celle qu'on avait enlevée du médaillon de Serge Morain. J'ai cacheté moi-même cette boîte ; je vais briser moi-même les cachets. Veuillez permettre à M. Krutz d'examiner votre tête. J'espère que vous ne vous révolterez plus ? ...

Thérèse, confiante dans le regard à la fois si fin et si doux du vieux savant, s'avança vers lui, et dit :

—Faites, monsieur.

Frédéric Krutz examina attentivement la naissance des cheveux, puis toute la tête elle-même, et dit.

—Je ne vois aucune trace de cicatrice

En même temps, le juge d'instruction, qui avait ouvert la petite boîte, poussait un cri de surprise. Le chef de la sûreté lui, poussait un cri de rage. A la place de la meche d'or, placée là quinze jours auparavant s'étendait une belle meche d'un châtain brun, sur laquelle la petite meche dorée, nouée avec le ruban bleu, tranchait vivement.

—Mais c'est impossible ! s'écria le chef de la sûreté.

Le savant dit joyeusement :

—C'est fort simple, au contraire. Cette petite meche qui appartient à mademoiselle Garancier, a conservé sa belle couleur, parce qu'elle est naturellement blonde. L'autre meche, au contraire, était teinte.

Voyez cette poudre d'or qui est tombée en dessous ; dans un mois, cette meche sera absolument brune... Mademoiselle Garancier est donc innocente ! ...

Thérèse eut une exclamation étouffée et chancela. Madame Garancier la recut dans ses bras ; et, pendant quelques secondes, elle la serra contre elle :

—Ma chérie... Mon enfant... —Ah ! maman...maman... balbutiait la jeune fille.

Au milieu de cette émotion, Brigard, trouvant que les choses se gâtaient avait doucement gagné la porte ; et il allait sortir, quand cette porte s'ouvrit tout à coup, et Claude Garancier parut, le visage rayonnant.

—Où allez-vous donc, maître Brigard ? dit-il d'une voix railleuse. Voulez-vous bien ne pas nous quitter !

Madame Garancier, écrasée par toutes ces secousses, regardait son fils, d'un œil hébété. Il l'embrassa tendrement, en disant :

—Oui, c'est moi, c'est bien moi !

Le chef de la sûreté l'avait déjà pris au collet :

—Je vous tiens donc enfin, vous ?

—Ne me bousculez pas, cher Monsieur, dit Claude, vous me feriez casser mes pièces à conviction.

—Mais...Serge ? ...balbutia Thérèse.

—Il me suit, petite sœur. Seulement, son fardeau est plus dur que le mien ; et j'ai voulu l'aider.

Il salua gracieusement Julienne et M. Fourmont, puis se plaça sur la table de

M. Lisars, les deux journaux et le flacon de liqueur d'or. Et se tournant vers la porte :

—Ici, Serge !

Serge pénétra dans le cabinet, tenant, contre sa poitrine, Angelina qui se débattait.

—Qu'osez-vous faire, Monsieur ? hurle le notaire.

—Mon devoir ! répliqua durement

ment Serge.

Et il ne s'arrêta que devant M. Lisars. Il ouvrit alors ses bras ; et Angelina tomba à genoux.

Zéphirin arrivait derrière lui, entraînant Martine, qui faisait semblant de se défendre.

—Expliquez-nous votre conduite, dit M. Lisars à Serge, en se levant.

Serge, dominant toujours Angelina prononça péniblement :

—Cette femme... Messieurs... Mais je n'aurais pas la force d'achever... Claude, parle, toi !

—Volontiers ! dit Claude.

M. Lisars l'interrompit :

—Laissez-moi d'abord vous dire, Monsieur, que nous ne vous avons pas attendu pour reconnaître l'innocence de votre sœur, et que si vous aviez permis à la justice de suivre son cours, cette innocence serait reconnue depuis longtemps déjà.

—C'est possible, dit Claude sans se troubler ; mais voulez-vous me permettre de vous donner quelques explications... qui vous manquent sûrement ?

—Parlez, maintenant !

—La femme que vos agents ont vue fuir, monsieur le chef de la sûreté, la voici, vaincue, implorant la mort. Pendant que nous la menions ici, elle nous a suppliés de la tuer... C'est bien cette femme qui sortait, en courant, de la maison de la rue de Rome et qui, une demi-heure après, rentrait dans la villa de M. Fourmont, à Assnières.

M. Fourmont, d'une voix menaçante, voulut arrêter Claude :

—Vous êtes fou, mauvais drôle !

—Ecoutez jusqu'au bout, s'écria Claude, avec un geste d'impatience.—Ce soir là, il n'y avait dans votre villa que Jacquet ; et travaillait il un peu loin, au fond du jardin pour nous avertir mademoiselle Julienne et moi... Nous osons au dehors... —C'est vrai ! déclara fermement Julienne. Et, une demi-heure après le crime, Jacquet a vu mademoiselle Verdier traverser le salon, comme folle.

N'est-ce pas, Jacquet ? —Oui, Mademoiselle ! répondit Jacquet en étendant la main.

Claude continua, en s'animant de plus en plus :

—Elle venait de là bas.—Cetle femme a alors poursuivi, aidée par maître Brigard, un but abominable : faire condamner mon ami Serge Morain et ma sœur, qu'elle savait innocents. Vous m'avez fait accusé d'avoir fait connaître les termes du testament de Paul Morain à ma sœur et à mon ami. Je jure que j'ignorais l'existence de ce testament ; mais mademoiselle Verdier le connaissait, elle ; maître Brigard la renseignait. Et elle connaissait aussi l'article du code qui l'aurait mise en possession de toute cette fortune, si Serge Morain avait été condamné. C'est elle qui a voulu qu'il s'évadât, pour que sa condamnation fut bien certaine, c'est elle, et non pas moi, qui a envoyé à Serge Morain, une lettre dans sa prison... —Ce n'était pas vous ? cria le chef de la sûreté, furieux.

—Non. Si je m'étais mêlé d'envoyer une lettre à mon ami, croyez bien qu'elle lui serait parvenue sans accroc... Voyez ces deux journaux, que j'ai pris ce matin, chez mademoiselle Verdier ; il y manque tous les mots qui ont composé cette lettre... Enfin quand mon ami a été libre, cette femme, dont j'ai deviné toutes les pensées, n'a plus eu qu'un désir ; séparer Serge Morain de ma sœur chérie... Jadis, par jalousie, elle avait teint ses cheveux, pour avoir des cheveux dorés comme ma sœur... Voici la liqueur d'or dont elle ne se sert plus depuis le crime... —M. Fourmont, le sang à la figure, les yeux injectés, bégaya :

—Mais quel tissu de folies ! Jalousie, mademoiselle Verdier ? Jalousie de votre sœur ?... Et pourquoi ?

—C'est que, répliqua Claude, en martelant tous ces mots, c'est que mademoiselle Verdier cachait au fond de son âme, un amour violent, contre lequel elle luttait sourdement, sachant qu'elle ne serait jamais aimée ; elle adorait Serge Morain !

Le notaire poussa un soupir lamentable. Claude achevait :

—Et si vous en doutez, sachez ceci, c'est que, hier, après avoir pris ses dispositions pour que ma sœur fût sûrement arrêtée, mademoiselle Verdier, toute à sa passion, est venue nous sauver ! C'est elle qui nous a avertis, à la minute précise où le chef de la sûreté allait s'emparer de nous ! Elle s'est livrée elle-même... Elle espérait nous tromper... Elle ne savait pas que nous la soupçonnions, que nous avions découvert le secret de sa vie... —Brigard avait écouté, immobile, le récit de Claude. Depuis quelques instants, il fixait un regard ardent sur le couteau de chasse, avec lequel avait été tué le commandant Morain, et qui se trouvait sur la table du juge d'instruction. Tout à coup, il le saisit, puis se précipita sur Angelina :

—Tiens ! Gueuse !

Il l'avait frappée en pleine poitrine. Il se relevait et allait frapper Serge ; mais Claude lui prit le poignet, en prononçant :

—Gredin, va !

Tous les assistants s'étaient élançés vers Angelina. La malheureuse entourait les pieds de Serge de ses bras et murmurait péniblement :

—Tout est... c'est moi... Je voulais voir ton père secrètement... lui parler de cet héritage... Il m'a reçue brusquement... Une discussion malheureuse... J'étais folle... Pardon ! Je suis bien punie... Pardonne-moi ! je t'aimais tant... Sa tête retomba. Elle eut un dernier hoquet.

—Mort ! murmura Serge.

Et il la regardait, épouvanté, épouvanté surtout de son dernier mot d'amour. Madame Garancier et Thérèse lui prirent les mains ; et Thérèse dit :

—Nous serons là, pour vous consolier de tout.

M. Fourmont pleurait comme un enfant. Julienne se serrait contre lui, disant :

—Je t'aime bien, mon papa !

Deux gardes de Paris avaient arrêté Brigard et l'entraînaient.

SO-CALLED STRAWBERRY COMPOUNDS

ARE NOTHING MORE OR LESS THAN

RANK IMITATIONS.

THE GENUINE IS



(Put up in yellow wrapper.)

CURES

Diarrhoea, Dysentery, Colic, Cramps, Pains in the Stomach, Cholera, Cholera Morbus, Cholera Infantum and all Summer Complaints. Safe, Reliable, Harmless, Effectual.

HAS NO EQUAL.



HAS NO EQUAL.

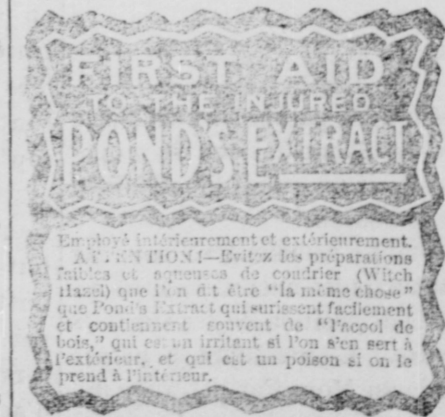
Mortgage Sale.

To be sold at public auction in front of the Court House Summerside in Prince County on Friday 16th of August 1901 at the hour of 12 o'clock noon, under and by virtue of a power sale contained in an Indenture of Mortgage bearing date the 17th day of November A. D. 1897 made between Stephen L. DesRoches of Miscouche, in Lot 17, in said county, farmer and Mary DesRoches his wife of the one part and the undersigned as mortgagee of the other part.

All that certain parcel or tract of land and premises situate lying and being in Township Seventeen in Prince County Prince Edward Island bounded and described as follows: commencing at a stake fixed in the north west angle of land formerly owned by Francis DesRoches now in the possession of James DesRoches and in the south side line of the late John P. Gillis' land known as the McNeill farm and running from thence south thirty degrees forty five minutes west the distance of ninety five chains and fifty links thence north seventy five degrees fifteen minutes west the distance of four chains thence south fifteen degrees thirty minutes west the distance of seven chains and fifty links to the Ledgewick Cove thence westwardly six chains; thence north fifteen degrees and thirty minutes east seven chains and fifty links; thence south seventy five degrees and fifteen minutes east four chains; thence south sixty degrees east five chains thence north thirty degrees forty five minutes east the distance of ninety five chains; and seventy links to the stake at the place of commencement containing an area of fifty eight acres of land a little more or less and being the lands described in a deed from Stanislaus L. DesRoches and others to the said Stephen L. DesRoches dated the 17th day of November A. D. 1897—default having been made in the payment of the principal and interest secured by the said mortgage.

For further particulars apply to Bell and Johnston, Barristers, Summerside. Dated this 25th July, 1901.

FRANCIS GILLIS, Mortgagee.



AVIS

M. Aubin E. Arsenault, avocat, sera au magasin de MM. J. O. Arsenault et cie. Wellington, tous les samedis après midi, durant les mois d'été. Toutes personnes de cette partie du pays ayant affaire à lui pourront le voir—mai 22 1901 ff.

GOOD ADVICE.

The following dialogue was heard a few days ago in one of our neighboring settlements. Read it:—

Pat.—"Hello, Peter!" Peter.—"Hel-oh oh-oh-ho, Pat."

Pat.—"Why Peter, that's a terrible cough you have."

Peter.—"I know. It's killing me Pat."

Pat.—"Why don't you get something to cure you?"

Peter.—"Sure I have tried all the cough medicine on the market but they did me no good."

Pat.—"Why don't you go to the doctor?"

Peter.—"Well, I intended to go, but Barney called over to see me last night and told me not to bother with any of them."

Pat.—"Why was that, Peter?"

Peter.—"Well, he says last spring when Margaret was sick she had all the doctors in the place to see her, and the devil the bit she was the better of them."

Pat.—"And will you tell me what cured her?"

Peter.—"Well, he says he heard great talk about this MacDONALD'S DRUG STORE keeping very fine medicine for man or beast, and he started at once to see Mr. McDonald, himself. He gave him two bottles of MacDONALD'S ANODYNE PINE EXPECTORANT, which only cost him 25 cents apiece. This cured her completely."

Pat.—"Well! Well! that was cheap."

Peter.—"Yes and he says if he had gone to McDonald's Drug Store and got this medicine in the first start he would have saved over \$50 that he had paid out for doctors' bills and medicines."

Pat.—"Dear, oh dear! My, oh my! Peter, I would advise you to go to Summerside and see that man at once!"

Peter.—"Well, Pat, I will go to see him this day with the help of the Lord and the old horse, Peter."

Pat.—"Good bye, Peter."

P. S. Pat—Looy! Hi! Before you go take this 25 cents worth with you and bring me a bottle of that McDonald's Anodyne Pine Expectorant for Ann."

Peter—I will that, sure.

Cheese Makers' Competition.

—OXO—

The Government offers \$70 in prizes of \$40, \$20 and \$10 to CHEESE MAKERS for 1st, 2nd, and 3rd, quality of the average for June, July, August, September and October make.

One cheese of each month's make may be delivered at Charlottetown at any time that may suit the convenience of the competitors. The Department of Agriculture will take charge of it on arrival and place it in cold storage free of charge until November, when it will be judged and disposed of as may be ordered by the owners. A label unattached showing the name of the maker and the name of the factory where made must be placed inside each box of cheese sent in. This label will be substituted by a number on the box when received and stored.

BENJ. ROGERS, Commissioner, &c. Department of Agriculture, C'town 3W3i

School & College BOOKS

Of all kinds ALWAYS ON HAND CHAS. J. MITCHELL

144 Queen St. Charlottetown Opp. Frowse Bros. P. E. I. Mail orders receive prompt attention.

Agents for the Perry Pictures

WOOD FARM FOR SALE.

Situated at Palmer Road, Lot 2, containing 123 acres, covered with a good growth of mixed wood.

For further particulars apply to B. D. McLELLAN, Palmer Road, May 9th 1901—tf. Pioneer.